Luciana PENTELIUC-COTOŞMAN
(Université Tibiscus de Timişoara)

Configurations poétiques de l'ennui dans l'espace culturel de la Romania

Abstract: (*Poetic Configurations of Spleen in the Cultural Space of Romania*) Much more than a state of mind, the ennui crosses time and space, connecting individuals and cultures around an existential suffering born of the acute awareness of the "disenchantment" of the world and declined in a wide variety of nuances and forms, which find expression and fulfillment (in the sense of sublimation or conjuration) in literary and artistic works. From antiquity to modernity, of which it is the emblematic sign, this indefinable and polymorphous sentiment says the pain of living and the discomfort in civilization, the deep tear of being and its disagreement with the world. It is, paradoxically, a source of despair and a vector of lucidity and clairvoyance, of reflection and creation. Placed at the crossroads of knowledge, ennui appears as a true anthropological structure of great versatility, which allows the meeting and the confrontation of sensibilities and poetic imaginaries. The present article aims to revisit this complex theme and to reflect on the different ways in which the poets of Romania have seized it over time, trying to illuminate the affective nuances that it covers, symbolic images, recurring patterns, landscapes, scenarios, and thus identify, from these particular poetic experiences, the elements of an imaginary of the ennui.

Keywords: *ennui*, *dor*, *saudade*, *poetry*, *Romania*

Résumé : L Bien plus qu'un état d'âme, l'ennui traverse le temps et les espaces, en reliant les individus et les cultures autour d'une souffrance existentielle née de la conscience aiguë du « désenchantement » du monde et déclinée dans une grande variété de nuances et de formes, qui trouvent leur expression et leur accomplissement (au sens d'une sublimation ou d'une conjuration) dans les œuvres littéraires et artistiques. Depuis l'Antiquité jusqu'à la modernité, dont il est le signe emblématique, ce sentiment indéfinissable et polymorphe dit le mal de vivre et le malaise dans la civilisation, la déchirure profonde de l'être et son désaccord avec le monde. Il est, paradoxalement, source de désespoir et vecteur de lucidité et de clairvoyance, de réflexion et de création. Placé au croisement des savoirs, l'ennui apparaît comme une véritable structure anthropologique d'une grande polyvalence, qui permet la rencontre et la confrontation des sensibilités et des imaginaires poétiques. Le présent article se propose de revisiter ce thème complexe et de rendre compte des différentes manières dont les poètes de la Romania s'en sont emparés au fil du temps, en essayant d'éclairer les nuances affectives qu'il recouvre, des images symboliques, des motifs récurrents, des paysages, des scénarios, et d'identifier ainsi, à partir de ces expériences poétiques particulières, les éléments d'un imaginaire de l'ennui.

Mots-clés: *ennui*, *dor*, *saudade*, *poésie*, *Romania*

L'ennui : une thématique complexe au croisement des savoirs

Au cours des siècles, l'ennui s'est constitué en un véritable sujet d'étude mobilisant une recherche pluridisciplinaire, dans laquelle convergent les contributions issues de plusieurs horizons de la science (psychologie, philosophie, théologie,

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

médecine, histoire, sociologie), et agissant comme un ferment de réflexion et de création au pouvoir inépuisable.

Bien plus qu'un état d'âme, l'ennui traverse le temps et les espaces, en reliant les individus et les cultures autour d'une souffrance existentielle née de la conscience aiguë du « désenchantement » du monde et déclinée dans une grande variété de nuances et de formes, qui trouvent leur expression et leur accomplissement (au sens d'une sublimation ou d'une conjuration) dans les œuvres littéraires et artistiques. Depuis l'Antiquité jusqu'à la modernité, ce sentiment indéfinissable et polymorphe dit le mal de vivre et le malaise dans la civilisation, la déchirure profonde de l'être et son désaccord avec le monde.

L'ennui n'est pas seulement de l'ordre d'un vécu individuel, mais il se saisit comme une « structure mentale collective particulière » (Lussier 2012, 8), soumise à des déterminations sociales et culturelles. Cette complexe disposition d'esprit n'est pas strictement subjective ou objective, mais hybride (cf. Heidegger 1992, 138), toujours dépendant de son contexte social, spatial et temporel. C'est une maladie de l'âme, mais une maladie culturelle.

Pour nommer ce malaise existentiel, les Anciens employaient le terme *mélancolie.* Mise sous le signe de Saturne et de la bile noire, selon la célèbre doctrine des quatre humeurs, la mélancolie inquiète et fascine par sa profonde ambivalence. Douce rêverie et source d'inspiration, ou bien souffrance et déchirure atroce : aucune disposition d'âme n'a occupé la pensée aussi longtemps que la mélancolie et n'a engendré une iconographie d'une telle richesse. Depuis l'Antiquité, l'ambivalence que revêt la notion de mélancolie « se déroule dans le cadre d'une dialectique entre l'image négative d'un tempérament maladif et l'image positive de l'être génial » (Sagnol 2003, 209). La paradoxale mélancolie est à la fois redoutable et féconde, folle et exceptionnelle, pathologique et créative.

La Renaissance fait triompher la conception artistique et créatrice de la mélancolie (cf. Hampartzoumian 2004, 27). Au XVIII^{e} siècle, elle devient un malaise de vivre général, dont le décor privilégié est la Nature, où le sujet fait l'expérience d'une solitude lui permettant de se détourner du monde et de prendre conscience de lui-même. Vers la fin du XIX^{e} siècle, ce malaise se radicalise et se transforme en un véritable désespoir métaphysique. Avec les Romantiques, la mélancolie exacerbée se déploie dans un ennui profond: le mal du siècle.

Le mot *ennui* circule en français depuis le XII^{e} siècle. Il vient du verbe *ennuyer* qui est dérivé du bas latin *inodiāre*, formé, à son tour, sur l'expression du latin classique *in odio esse signifiant* « être un objet de haine » (Lussier 2012, 26). Dans la langue des troubadours, on retrouve le nom féminin *enueia* (avec la variante *nueia*, dans laquelle on reconnaît l'italien *la noia*), ainsi que les formes masculines *enueg*, *enuey*, *enuit* signifiant « ennui, chagrin, peine », comme dans cette exclamation de Bernard de

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

Ventadour: « Hélas ! quel ennui m'en vient », ou dans ces vers de Hugues de la Bachelerie : « Dieu ! quel ennui / Me fait la nuit ! / C'est pourquoi je désire l'aube »[1].

Le sens premier du mot *ennui* est un sens très fort: il signifie tourment, tristesse profonde, chagrin, dégoût. Ce n'est que plus tard qu'il prend, par affaiblissement, le sens de lassitude d'esprit, manque de goût et de plaisir. Le dictionnaire d'Émile Littré note à ce propos : « Dans le style relevé, *ennui* est un mot d'une grande force et qui s'applique à toutes sortes de souffrances de l'âme. […] Dans le langage ordinaire, il perd beaucoup de sa force et se borne à désigner ce qui fait paraître le temps long »[2].

Sous des formes diverses, l'ennui a existé depuis toujours, mais la modernité semble plus encliner que d'autres époques à y sombrer. En effet, les sociologues ont identifié dans l'ennui un signe emblématique de la modernité. L'historien Christophe Granger affirme lui aussi que, durant les XIX^{e} et XX^{e} siècles, l'ennui a pris une part importante dans la gestation des sociétés contemporaines (Granger 2012, 19).

Déçu par les idéologies et les utopies, dans un monde dépourvu de repères et de sens, que la mort de Dieu a laissée à l'abandon, l'individu moderne se voit condamné à subir tout seul le malheur de la condition humaine. La solitude entraînée par l'individualisation exacerbée, la dé-communautarisation et l'atomisation sociale engendrent un profond sentiment d'abandon, d'incomplétude et de détresse d'où surgit l'ennui.

Selon Stéphane Hampartzoumian, cette « tonalité affective » constitue la « vérité secrète de la modernité », idée que le sociologue résume par une formule inspirée : « la modernité, c'est l'institutionnalisation de l'ennui, c'est l'institutionnalisation de la mélancolie » (Hampartzoumian 2004, 22).

L'ennui devient en quelque sorte l'expression moderne de la mélancolie. La proximité des termes, dont la synonymie est consignée dans les dictionnaires (le *Dictionnaire encyclopédique de la langue française*, par exemple), permet le glissement de la mélancolie vers l'ennui. Plus que la mélancolie, lestée d'une puissante connotation organique et pathologique, l'ennui, permet d'approcher ce concept de « mal de vivre » dans une perspective psychologique et existentielle.

De l'horizon de la philosophie, Lars Svendsen (2003), qui envisage lui aussi ce malaise comme un phénomène majeur de la contemporanéité, lié à la disparition des structures traditionnelles de la pensée, avance l'idée que l'ennui est une sorte de situation limite existentielle dans laquelle se pose la question du sens. Un autre philosophe, Pascal David (2011, 9-17), met en évidence le caractère exemplaire de l'expérience de l'ennui et sa valeur initiatique.

Dès lors, on voit bien que l'ennui n'est pas tout simplement une forme d'oisiveté, une humeur vague, superficielle et futile. C'est quelque chose d'intense et d'ineffable,

[1] M. Raynouard. 1844. *Lexique roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours. Comparée avec les autres langues de l'Europe latine. Précédé de nouvelles recherches historiques et philologiques, d'un résumé de la grammaire romane, d'un nouveau choix des poésies originales des troubadours, et d'extraits de poèmes divers*. Tome IV. Paris: Silvestre, p.343.

[2] https://www.littre.org/definition/ennui.

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

ce « mal sourd, mal indéfinissable » qui tourmente Giacomo Leopardi (*Les souvenirs*), un « sentiment informe », comme le dit Vladimir Jankélévitch, « qui est vaste comme la steppe et blanc comme la neige » (David 2011, 13). C'est une sensation de vide existentiel accompagnée de la solitude et de la souffrance, le malaise d'une conscience de soi aiguisée à l'extrême. Telle la nausée sartrienne, cet ennui pénétrant qui vient miner la possibilité d'être au monde : « De temps en temps, je baille si fort que les larmes me roulent sur les joues. C'est un ennui profond, profond, le cœur profond de l'existence, la matière dont je suis fait. » (Sartre 1991, 222).

En effet, dans l'ennui, il y a des registres et des degrés, de l'ennui superficiel à l'ennui profond, essentiel, représentant une donnée première, originelle et constitutive de la condition humaine. Intimement lié au temps et à l'être, à la confrontation de l'homme avec lui-même, cet ennui ouvre à un questionnement d'ordre métaphysique portant sur le sens de l'existence et sur la mort. C'est ce fameux « mal de l'infini » dont parle parfois Émile Durkheim (1986, 304). L'ennui comporte des aspects complémentaires et contradictoires : un sentiment d'insatisfaction et de vide, une souffrance, ainsi qu'un refus, une révolte et la recherche du sens. En s'emparant de l'imagination, il la travaille, soit pour la troubler, soit pour la féconder. Il est, paradoxalement, source de désespoir et vecteur de lucidité et de clairvoyance, de réflexion et de création.

Voilà donc les lignes de forces d'une thématique complexe, qui ouvre à l'interdisciplinarité. Placé au croisement des savoirs, l'ennui apparaît comme une véritable structure anthropologique d'une grande polyvalence, qui permet la rencontre et la confrontation des sensibilités et des imaginaires poétiques. Dans cette perspective, le présent article se propose de revisiter ce thème et de rendre compte des manières dont quelques poètes de la Romania s'en sont emparés au fil du temps, en tentant d'éclairer les nuances affectives qu'il recouvre, des images symboliques, des motifs récurrents, des paysages, des scénarios, et d'identifier ainsi, à partir de ces expériences poétiques particulières, les éléments d'un imaginaire de l'ennui.

Le petit « dictionnaire » baudelairien de l'ennui

Essayons d'abord de fixer quelques repères terminologiques, pour jalonner ce champ intellectuel, exploré à fond et pourtant incertain. Polarisés par le concept d'ennui, on y retrouve toute une constellation de termes, organisés en séries synonymiques et reliées les uns aux autres par un dense réseau de rapports et de correspondances. *Mélancolie*, *acédie*, *spleen*, *mal*, *malaise*, *tristesse*, *chagrin*, *souffrance*, *douleur*, *désespoir*, *lassitude*, *abattement*, *désœuvrement*, *morosité*, *dégoût*, *peine*, *tourment*, *fadeur*, *oisiveté*, *vide*, *solitude*, *langueur*, *regret*, *nostalgie*: ces champs lexicaux décrivant le vaste registre de formes et de phénomènes associés à l'ennui évoquent un univers plutôt négatif. Cependant, soumis au travail alchimique de l'imagination et du verbe poétiques, qui l'enrichissent de métaphores et d'images symboliques, cet univers se révèle fascinant.

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

Pour tout examen du thème lyrique de l'ennui, la création de Charles Baudelaire est un repère incontournable. Moment de synthèse et de rupture, la poésie baudelairienne met en place les coordonnées essentielles autant de la lyrique que de la sensibilité moderne, notamment de l'ennui moderne dont elle est un véritable « dictionnaire ». L'ennui baudelairien se déploie dans une impressionnante variété de nuances, toujours renouvelée et presque inépuisable. On y retrouve des degrés, depuis l'ennui léger et crépusculaire – une sorte de mélancolie presque douce, rappelant la langueur sereine de Lamartine, comme dans *Recueillement* (« Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille. / Tu réclamais le Soir; il descend; le voici... ») – et jusqu'à l'ennui exacerbé. Âpre et torturant, profond et inconsolable, celui-ci suscite un essaim de métaphores, d'images fortes et expressives, dont l'isomorphisme et la convergence imaginaire sont évidents: l'ennui, c'est « l'irrésistible dégoût » (*Madrigal triste*), « le secret douloureux qui me faisait languir » (*La vie antérieure*), le « Serpent qui me mord les entrailles » (*À une Madone*) ou « l'obscur ennemi qui nous ronge le cœur » (*L'ennemi*). C'est le « venin » et la « plaie » (*La voix*).

L'ennui baudelairien est une expérience personnelle douloureuse, sincèrement vécue et lucidement assumée, mais c'est aussi l'expression de la souffrance existentielle de toute une génération, celle de « nos cœurs maudits, / Chambres d'éternel deuil où vibrent de vieux râles », selon la sombre métaphore de l'*Obsession*. Le portrait de *Spleen III*, où le poète se figure en dandy spleenétique, touché d'un mal sans remède, est en ce sens emblématique :

> Je suis comme le roi d'un pays pluvieux.
> Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très vieux,
> Qui, de ses précepteurs méprisant les courbettes,
> S'ennuie avec ses chiens comme avec d'autres bêtes.
> Rien ne peut l'égayer
> Le savant qui lui fait de l'or n'a jamais pu
> De son être extirper l'élément corrompu,
> […]
> II n'a su réchauffer ce cadavre hébété
> Où coule au lieu de sang l'eau verte du Léthé.

Il pose l'impossibilité de la consolation, qu'anticipe déjà Gérard de Nerval dans le poème *El Desdichado*, en plaçant le moi poétique sous le signe d'un ennui irrémédiable, où se conjuguent les ténèbres, la mort et le deuil :

> Je suis le Ténébreux, – le Veuf, – l'Inconsolé,
> Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie:
> Ma seule Étoile est morte, – et mon luth constellé
> Porte le Soleil noir de la Mélancolie.

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

On remarque ici, le motif très fort du « Soleil noir » qui renvoie aux oxymores baudelairiens du « jour noir » et du « soleil de glace », tout en rappelant l'« affreux soleil noir d'où rayonne la nuit ! » des *Contemplations* de Victor Hugo. Ce soleil au signe inversé, noir, froid, immolé – « le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige », écrit Baudelaire (*Harmonie du soir*) –, est un élément récurrent de l'imaginaire du mal et de l'ennui. Il reparaîtra chez Apollinaire, dans l'image frappante sur laquelle se clôt le poème *Zone* : « Adieu Adieu / Soleil cou coupé ».

Il serait impossible d'épuiser la multitude des variations et des modulations de l'ennui baudelairien. L'important est que cette œuvre-charnière, entièrement habitée par l'ennui, permet d'en explorer la vaste thématique et l'imaginaire selon plusieurs axes de recherche, au fil des œuvres poétiques, tout au long des XIX^{e} et XX^{e} siècles. L'ennui baudelairien capitalise sur la mélancolie romantique, il la purge de la sentimentalité et la rend plus lucide et plus amère. Il la transfert de la Nature, qui offrait encore un certain réconfort, dans le désert de la grande ville anonyme, où les individus sont tous des solitaires isolés, seuls bien qu'ensemble. Apollinaire ressentira ce sentiment de solitude : « Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule », écrira-t-il dans *Zone*.

L'ennui et le Temps : angoisse de la mort et précarité de l'existence

En revenant aux perspectives que l'œuvre baudelairienne peut ouvrir sur l'imaginaire de l'ennui, nous devons nous arrêter tout d'abord sur la longueur accablante du temps :

> Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,
> Quand, sous les lourds flocons des neigeuses années,
> L'ennui, fruit de la morne incuriosité,
> Prend les proportions de l'immortalité. (*Spleen II*)

Giacomo Leopardi, dans *Les souvenirs,* semble éprouver le même malaise, mais plus ambigu car l'impression désolante du temps qui traîne et de la stagnation se fait doubler par le regret de la vie qui s'en va :

> Ainsi s'en vont, hélas! mes traînantes journées
> À l'oisiveté morne, à l'oubli condamnées.
> En moi-même isolé, sans but et sans amours,
> Comme une eau sans issue ainsi coulent mes jours.

Dans *Lassitude,* Jules Laforgue ressent douloureusement le même poids du temps et de l'ennui : « Trente siècles d'ennui pèsent sur mon épaule / Et concentrent en moi leurs sanglots, leurs remords ». « Comme la vie est triste et coule lentement. », « Comme nous sommes seuls ! Comme la vie est triste ! », répète-il dans le poème *Triste, triste.* La même impression – « Comme la vie est lente » – chez Apollinaire,

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

dans *Le Pont Mirabeau*, cette méditation sur la vie, qui valorise le symbolisme antique du fleuve.

Paradoxalement, l'ennui suscite deux attitudes opposées par rapport au temps, que l'on peut déceler dans l'œuvre baudelairienne. D'un côté, il y a l'impression que le temps se dilate – « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans » (*Spleen II*) – et que le moi s'éternise – « Mon âme est un tombeau que, […] / Depuis l'éternité je parcours et j'habite » (*Le mauvais moine*) –, vieux, condamné à une « existence immense » (*La voix*), une « existence brumeuse » (*Élévation*), et oublié de tous, comme un « sphinx » « assoupi dans le fond d'un Sahara brumeux » (*Spleen II*). De l'autre côté, il y a la hantise du Temps, « l'ennemi vigilant et funeste » (*Le Voyage*), et de la mort. « Et le Temps m'engloutit minute par minute », écrit le poète dans *Le goût du néant*. « O douleur! ô douleur! Le Temps mange la vie », s'exclame-t-il dans *L'Ennemi,* et toujours lui de conclure dans *Semper eadem*: « La Mort nous tient souvent par des liens subtils ».

Les plaintes de François Villon, le premier des poètes maudits, dont l'œuvre est faite d'interrogations et d'inquiétudes, de joies et de regrets, préfigurent cet ennui moderne lié au temps qui passe et à la mort. « Je plains le temps de ma jeunesse », « Mes jours s'en sont allés errant » (*Je plains le temps de ma jeunesse*), ces vers disent un malaise existentiel dont la gravité est dissimulée parfois sous les apparences d'une mélancolie gracieuse et touchante, comme celle de la *Ballade des Dames du temps jadis* avec son refrain nostalgique qui traverse les siècles: « Mais où sont les neiges d'antan? ». On retrouve cette même nostalgie chez Verlaine, dans *Chanson d'automne*: « Je me souviens / Des jours anciens / Et je pleure. » ; chez Giacomo Leopardi, dans *Les souvenirs* :

> Et cependant les jours bénis de la jeunesse
> S'en vont, ce temps béni, de l'idéale ivresse,
> Et je le perds, hélas ! je le perds sans retour
>
> Tristesse d'aujourd'hui, vains regrets du passé,
> Et puis ce mot : « Je fus », fatidique et glacé !...

ou chez Apollinaire, dans *Le Pont Mirabeau* :

> L'amour s'en va comme cette eau courante
> L'amour s'en va
>
> Passent les jours et passent les semaines
> Ni temps passé
> Ni les amours reviennent

Les aveux fulgurants, faits tantôt à la deuxième, tantôt à la première personne, qui ponctuent régulièrement le poème emblématique *Zone*, révèlent eux aussi la

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

détresse du Mal-aimé en proie à l'ennui – « À la fin tu es las de ce monde ancien » –, traversant une crise existentielle où se mêlent la solitude, le regret, la nostalgie de la jeunesse, de l'innocence et de l'amour perdus, l'angoisse du temps qui passe et de la vie gaspillée :

> Tu étais triste à mourir
>
> Tu es seul le matin va venir
>
> L'angoisse de l'amour te serre le gosier
> Comme si tu ne devais jamais plus être aimé
>
> Tu n'oses plus regarder tes mains et à tout moment je voudrais sangloter
> Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a épouvanté
>
> J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps
>
> Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie
> Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie

Dans la poésie de l'ennui, le thème de la fuite inexorable du temps et du regret du temps perdu entraîne souvent celui de la précarité de l'existence. Le poème *Mélancolie* de Paul de Roux illustre l'imbrication de ces thèmes, en se focalisant sur le caractère atemporel et implacable de la précarité qui fonde la condition humaine :

> Comme votre ombre, la mélancolie,
> pas à pas vous accompagne, pas
> qui un à un vous éloignent
> de la jeunesse des promesses crédibles,
> de jours perdus irrémédiablement,
> à l'image de celui-ci où le temps
> imprimera la marque du regret :
> jour ouvert encore sur les arbres,
> les allées, les beaux visages
> et qui se consume ici, déjà
> se fait ombre, à chaque pas.

Philippe Jaccottet est lui aussi particulièrement sensible à la précarité de toute chose qui se signale dans le sensible, mais il déploie sa stratégie contre le Temps dans le régime imaginaire de l'euphémisation et de l'antiphrase qui atténuent les valeurs négatives et l'angoisse, comme dans ces vers de *La Semaison* :

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

> […] un souffle de douceur donné aux choses proches
> par compassion de leur prochaine chute,
> une douceur défiant la grossièreté de l'ennemi,
> une ferme patience dans le temps torturant.

D'autres poètes de l'ennui allient le sentiment de la fragilité à la conscience de la médiocrité, voire de la stérilité de l'existence. Dans l'ennui, l'homme se confronte à son propre néant. « Dans la langue des vers exhalant ma souffrance, / Je me plaignais au ciel, à la nuit, au silence / De la fragilité si brève de mes ans. » Tel est, dans *Les souvenirs,* l'aveu de Giacomo Leopardi, qui « du néant humain sondant le gouffre amer », voit l'existence comme une série de « stériles efforts » et de « vains bruits » (*L'Infini*), comme un « amer séjour », « ce douloureux séjour de la race mortelle » (*La vie solitaire*). Sa propre vie est frappée d'inutilité : il se sent « inerte et sans ressort », son « lot sous le ciel » est « vide et nul », son « sentier mortel » est « obscur et désert », ce qui le conduit à une conclusion terrassante: « Arbre sans fruits la vie! inutile misère!... » (*Les souvenirs*).

« Ah! que la Vie est quotidienne... », écrit Laforgue dans la *Complainte sur certains ennuis*. Victime de cette vie banale, du destin et de l'indifférence du monde, le poète, insignifiant, découragé et las, se prend lui-même en derision :

> Parasite insensé d'une obscure planète,
> Dans l'infini tonnant d'éternelles clameurs,
> Sur un point inconnu j'apparais et je meurs,
> […] Tout est dur et sans cœur et plus puissant que toi. *(Résignation*)

L'autoironie et le rire amer, dont l'ennui se teint parfois chez Baudelaire ou encore chez Apollinaire – « Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire pétille » (*Alcools*) –, constituent l'une des voies qu'emprunte la mélancolie contemporaine, comme celle d'un Henri Michaux, par exemple, incarnant dans la figure du clown triste la condition du poète, dérisoire et condamné à la dérision, mais qui rit de soi-même pour se découvrir :

> CLOWN, abattant dans la risée, dans le grotesque, dans l'esclaffement,
> le sens que contre toute lumière je m'étais fait de mon importance.
> [...] à force d'être nul
> et ras…
> et risible… (*Clown*)

Les paysages de l'ennui : état d'âme et investissement imaginaire de l'espace

La confrontation au Temps et à la fragilité de l'existence fournit donc l'une des coordonnées essentielles de l'imaginaire de l'ennui. L'investissement de l'espace nous en livre une autre. Chez Baudelaire, la longueur insupportable du temps qui traîne et

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

s'étire – « les vastes chagrins » (*Elévation*) – trouve son expression spatiale dans l'immensité indéterminée du paysage, de la mer, du désert ou de la plaine, qui deviennent autant de métaphores du mal de vivre. L'ennui, c'est la « Noire Sibérie » (*Chanson d'Après-midi*), « une oasis d'horreur dans un désert d'ennui » (*Le Voyage*), « cette tristesse étrange, / Montant, comme la mer, sur le roc sombre et nu » (*Semper eadem*), ou bien « la tristesse (qui) en moi monte comme la mer / Et laisse, en refluant, sur ma lèvre morose, /Le souvenir cuisant de son limon amer » (*Causerie*). Le poète se retrouve « Haletant et brisé de fatigue, au milieu / Des plaines de l'Ennui, profondes et désertes » (*La Destruction*). Et c'est toujours l'ennui qui est figuré dans l'« immense nuit » (*De profundis clamavi*), dans la « neige immense » (*Le Goût du néant*) ou dans la « muraille immense du brouillard » (*Le cygne*).

Le paysage métaphorique de Paul Verlaine repose sur la même analogie entre l'ennui et la plaine immense, désertique et polaire :

> Dans l'interminable
> Ennui de la plaine,
> La neige incertaine
> Luit comme du sable. (*Dans l'interminable ennui de la plaine*)

Dans la poésie de Baudelaire, autour du noyau thématique de l'ennui gravite un champ analogique très large dans lequel convergent les figures et les symboles de la mort, du bas, de la pesanteur et de l′enfermement (gouffre, enfer, Styx, prison), associés à la nuit et aux ténèbres – « Une odeur de tombeau dans les ténèbres nage » (*Le coucher du soleil romantique*) –, à la solitude et au froid: « Or il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse / La froide cruauté de ce soleil de glace /Et cette immense nuit semblable au vieux Chaos. » (*De profundis clamavi*). Les motifs de la pluie, de la brume et de la neige, du crépuscule et de l'automne s'y ajoutent et se relaient pour composer un paysage symbolique, ou plutôt une atmosphère mentale sombre et glaciale, qui trahit le déchirement profond de l'être :

> Pluviôse, irrité contre la ville entière,
> De son urne à grands flots verse un froid ténébreux. (*Spleen I*)

> Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle,
> Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
> Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
> Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits;
> Quand la pluie étalant ses immenses traînées
> D'une vaste prison imite les barreaux. (*Spleen IV*)

> Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres,
> […] Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,
> Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé. (*Chant d'Automne*)

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

Ce paysage-état d'âme, citadin, pluvieux, automnal, est parfaitement illustré par les vers de Verlaine :

> Il pleure dans mon cœur
> Comme il pleut sur la ville ;
> Quelle est cette langueur
> Qui pénètre mon cœur ?
>
> Ô bruit doux de la pluie
> […] Pour un cœur qui s'ennuie,
> Ô le chant de la pluie ! (*Il pleure dans mon cœur*)

L'impression de tristesse et de monotonie est donnée par la structure répétitive et la lenteur du rythme que renforce le réseau d'assonances [o] / [õ] / [œ] et d'allitérations en [l] et [r], ainsi que par la rime *cœur – langueur* ou par l'analogie et l'homophonies les couples *pleure – cœur*, *pluie – s'ennuie*, *pleure – pluie*. La musicalité des vers et la douceur suggérée par les mots *doux* et *chant* atténuent la souffrance et confèrent à cette poésie de l'ennui une tonalité unique.

Dans *Spleen*, Jules Laforgue retrouve cette même constellation phonique et imaginaire de l'ennui, qui l'oriente vers un « paysage-type » (Dufour 2001, 23):

> Tout m'ennuie aujourd'hui. J'écarte mon rideau,
> En haut ciel gris rayé d'une éternelle pluie,
> En bas la rue où dans une brume de suie
> Des ombres vont, glissant parmi les flaques d'eau.

Ailleurs, le poète devient plus original et love son ennui dans un paysage « spleenétique », « fragmenté », qui « recense des morceaux d'espace » (*ibidem*, 22) évoquant un monde du délabrement, terni, malade, dévalorisé, à l'image d'un sujet abattu, dont le dégoût et l'amertume sont mêlés d'ironie. Tel le cadre parisien peint dans les *Préludes autobiographiques*, qui juxtapose, en miettes, la « Cathédrale anonyme! en ce Paris, jardin/ Obtus et chic », des « vitraux fardés », des « vieux dimanches / Dans les quartiers tannés où regardent des branches / Par-dessus les murs des pensionnats » et des « Ciels trop poignants ». Dans la *Complainte d'un autre dimanche*, le décor « C'était un très-au vent d'octobre paysage », un « glabre paysage » composant « un couchant mal bâti », une « buanderie aux tuiles sales suppurant du livide », « Cinq arbres en proie à de mesquines rafales / Qui marbrent ce ciel crû de bandages livides » et des « squelettes de glycines » « recroquevillant leur agonie aux ficelles ». Ce paysage symbolique est une manière de dire le désarroi du moi.

Bien que la pluie soit omniprésente dans la poésie de l'ennui, chaque poète qui adhère sincèrement à cet élément et se laisse porter par son dynamisme, réussit à dépasser le cliché et à construire des images poétiques véritables (au sens bachelardien

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

du terme). Tel est le cas de George Bacovia, le poète roumain du mal moderne, pour lequel l'ennui existentiel n'est pas uniquement un thème lyrique, mais une expérience bouleversante, vécue à l'extrême, jusqu'au bout. Le poème *Rare* joue de la répétition à la manière de Verlaine, en associant la pluie à la solitude qui engendre le sentiment de vide existentiel et de mal de vivre :

Il pleut, il pleut, il pleut,
Temps d'ivresse, d'orgie
Écoute ce désert,
Quelle mélancolie !
Il pleut, il pleut, il pleut…

[…] Si seul, si seul, si seul,
Temps d'ivresse, d'orgie –
Écoute comme il pleut,
Quelle mélancolie,
Si seul, si seul, si seul…

Les paysages bacoviens sont des paysages d'âme qui dissimulent l'expression directe du moi, pour mieux en révéler les profondeurs insondables, un état abyssal, dans lequel fusionnent la conscience de la décomposition universelle, la hantise de la mort, la déréliction et l'ennui de vivre. Ces paysages combinent inlassablement la pluie, la neige, le vent, la nuit, le brouillard, associés au noir, au chaos, à la solitude, à la folie et à la mort :

Une nuit fluide, où l'on noie dans de lourds torrents.
Dans le brouillard - fatigués, sans horizon, rougeauds –
Se consument d'enfumés et de tristes falots
Dans les banlieues, la nuit plus noire apparaît,
Rivières en crue de tristes maisons inondèrent. (*Sonnet*)

La pluie incessante semble noyer le monde entier et entraîne une tristesse qui prend des dimensions cosmiques: « J'entends la matière pleurer », écrit le poète dans *Lacustre*. Dans la *Marche funèbre*, le cadre et l'atmosphère sont rendus par quelques traits sommaires, mais poignants – « Il neigeait d'abondance, tristement, il faisait tard », « Amèrement, dans la nuit, le vent sifflait, hagard » –, auxquels s'ajoute un essaim d'images sonores suggérant la détresse et l'obsession de la mort: « Tristement pleurait le piano », « le piano gémit », « quel chant amer », « un chant par trop malheureux », « cette effroyable marche lugubre, funéraire », « cette funèbre mélodie ».

La sensation de pesanteur liée à ce malaise existentiel profond s'exprime chez Bacovia par le motif du plomb. Symbole de la lourdeur par excellence, le plomb est associé à Saturne, la planète régissant l'humeur noire, et à l'eau. L'imagination

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

poétique rejoint ce symbolisme élémentaire et s'investit dans cette matière pour incarner ses hantises. Dans le poème *Plomb*, ce mot revient obsessivement et sa redondance crée une sorte de mélopée angoissante et funeste. Tout un cortège d'épithètes et de métaphores – « fleurs de plomb », « couronnes de plomb », « cercueils de plomb », « ailes mortes, de plomb », « amour de plomb », « sommeil de plomb » – rendent la sensation d'immobilité, d'alourdissement et de d'accablement presque palpable.

Un autre poète roumain, Lucian Blaga, transfigure le paysage d'automne et le sentiment de mélancolie en une image poétique pénétrante, d'une grande originalité, dont la force vient de l'authenticité du vécu qui la sous-tend. Le « moi », raccordé aux météores, investit la pluie de sa douleur qui prend ainsi des dimensions cosmiques et, inversement, il devient le réceptacle de toute la souffrance de l'univers :

> Un vent solitaire essuie ses larmes froides
> sur les vitres. Il pleut.
> Des tristesses vagues me saisissent, mais toute
> la douleur, que je sens, je ne la sens pas en moi,
> […]
> mais dans les gouttes de pluie qui coulent.
> Et greffé sur mon être le monde immense
> avec son automne et son soir
> me fait mal comme une blessure. (*Mélancolie*)

Le *dor* et la *saudade* : une contribution enrichissante à la lyrique de l'ennui

Ce détour par la poésie roumaine nous permet d'enchaîner sur deux notions appartenant au champ conceptuel de l'ennui et venues des confins de la Romania, qui apportent une contribution enrichissante autant à la sensibilité qu'à la littérature de cet espace culturel : le *dor* roumain et la *saudade* portugaise. Considérés, tous les deux, des sentiments particuliers, impossibles à traduire, *dor* et *saudade*, bien qu'éloignés dans l'espace, sont, dans leurs significations profondes, étonnamment proches. Mircea Eliade (2006, 327-335) établit une identité conceptuelle et sémantique entre ces deux mots, en affirmant que *dor* est l'équivalent parfait de la *saudade* portuguaise.

Dor vient du latin *dolus* « douleur » et pourrait se rapprocher de l'italien *duolo* présent dans le vocabulaire des poètes Dante, Pétrarque et Leopardi (Rotiroti 2018). Il est sans doute à mettre en relation avec le français *deuil*, issu du même étymon, comme les mots *dol* et *dolor* employés en ancien provençal pour designer la douleur physique et la douleur morale, le chagrin (cf. Cropp 1975, 280). Mot simple et fort, indéfini et fascinant, lourd de sens, *dor*, comme l'ennui, se décline dans une variété de nuances : c'est un sentiment subjectif et un pouvoir impersonnel qui subjugue et ravage, un sortilège, une maladie cosmique (Blaga 1985, 291). Il exprime l'amour, le désir, la passion, mais aussi la souffrance, la perte, la nostalgie, la tristesse et le deuil. *Dor* est à la fois doux et cruel, c'est un désir mêlé de regret et un regret mêlé d'espérance et de

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

soif infinie d'amour et de vie. Comme la *saudade*, le *dor* regarde à la fois vers le passé et vers l'avenir.

Dor a une dimension métaphysique: c'est un désir nostalgique ineffable, un désir d'absolu, d'infini. D'un certain point de vue, il se révèlerait, comme « l'hypostase roumaine de l'existence humaine » (*ibidem*, 294). Selon Constantin Noica (1987, 205-208), le *dor* est une synthèse unique, issue non pas de la composition, mais de la fusion de la douleur et du plaisir. Ce sentiment complexe et singulier pèse sur l'âme roumaine de tout son poids émotionnel. Emil Cioran (2011, 1261) en esquisse une ontologie négative, en affirmant, dans l'essai *Le Dor ou la Nostalgie*, que le *dor* se dessine sur un fond de souffrance. Il exprime une sorte de tristesse de la terre qui s'est infiltrée et sédimentée dans l'âme roumaine d'une telle manière, qu'elle est arrivée à la définir. Cette tristesse est liée à la solitude, à la séparation, au dépaysement et au déracinement, à la conscience d'une absence ou d'une perte, la conscience d'être trop loin où que l'on soit. On peut dire que c'est une tristesse ancestrale, comme celle qui retentit dans le poème *Silence* de Blaga :

> Une voix étrangère
> s'est éveillée dans mon cœur
> et un désir chante en moi une nostalgie qui n'est pas mienne.
>
> On dit que des ancêtres morts avant l'heure,
> […] viennent vivre
> en nous
> leurs vies manquées.

Pour transposer *dor*, le traducteur reformule le vers « şi-un cântec cântă-n mine-un dor, ce nu-i al meu » et recourt à deux termes, *désir* et *nostalgie*, ce qui montre qu'aucun mot français ne saurait complètement couvrir tout le champ sémantique de *dor* et d'en rendre toute la charge affective, toutes les nuances, ce mélange de plaisir et de souffrance qui le caractérise. Le poème *Dorul-dor* traduit par *Le désir-désir* met en évidence la même impasse communicationnelle, la même impuissance :

Des désirs le plus profond	Cel mai adânc din doruri
c'est le désir-désir.	e dorul-dor.
Celui qui n'a pas de souvenir	Acela care n-are amintire
et d'espoir, le désir-désir.	şi nici speranţă, dorul-dor.
[…]	[…]
Le désir-désir est sans bornes.	Nesfârşit e dorul-dor,
Il hante la vallée des hommes.	Bate-n valea tuturor.

Comme le roumain *dor*, la *saudade* portugaise est par excellence un mot des poètes, qui soulève des difficultés de traduction. Et pour cause. Beaucoup plus qu'un mot, *saudade* est un phénomène culturel et une expérience existentielle, un trait inséparable de l'âme portugaise. Enraciné dans un espace se définissant à la fois par la

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

finitude, celle de la terre, du continent, et par l'ouverture à la mer, ce sentiment ambigu de tristesse et de joie est également façonné par une histoire ayant prédisposé le peuple lusitain à l'éprouver. Il y a dans la *saudade* « le sentiment de la terre, la communauté avec la nature, et l'expérience de l'exil, le sentiment d'absence »[1]. C'est à partir de ces deux composantes, le désir et l'exil, que se construit le sentiment de la *saudade* qui traverse tout le lyrisme portugais. En effet, la *saudade* trouve son expression la plus pure et la plus parfaite dans le *fado*, comme le *dor* roumain s'exprime le mieux dans la *doina*.

Plusieurs horizons culturels se croisent dans ce mot et en expliquent la complexité sémantique. Dans la *saudade* se conjuguent la tristesse de la séparation et la joie du souvenir, le regret et le désir de quelque chose de perdu, la souffrance et le pouvoir de désirer et d'espérer encore. La duplicité, la tension entre contraires en constitue la dynamique[2]. Cette dualitude foncière de la *saudade*, ainsi que son rapport à l'amour et à l'absence de l'être aimé, vécue intensément à la limite du désespoir et de l'espérance, trouvent une expression admirable dans le poème homonyme de Nuno Júdice :

> Je t'attends au bout du monde
> ou à son commencement,
> tandis que les semences sèchent au soleil
> qui ne se lève pas. […]
>
> Tu es celle qui ne vient pas :
> promesse de l'amour qui emplit
> les miroirs, éclat
> des ténèbres qui obscurcit
> le cristal. […]
>
> Ombre, cendres et ruine
> viennent à chaque printemps ; mais toi
> tu reviens seulement de je ne sais où,
> alors que je n'attends pas
> et là où je ne suis plus.

On retrouve également ce mélange et cette ambiguïté de la *saudade* dans le poème *Ode Maritime* de Fernando Pessoa :

> Ah, tout quai est une saudade en pierre !
> Et quand le navire se détache du quai
> Et que l'on remarque d'un coup que s'est ouvert un espace
> Entre le quai et le navire,

[1] Adelino Braz. 2006. « L'intraduisible en question: l'étude de la saudade », in *RiLUnE*, n. 4., p. 104.
[2] Cf. *ib.*, p. 105-107.

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

Il me vient, je ne sais pourquoi, une angoisse toute neuve,
Une brume de sentiments de tristesse
Qui brille au soleil de mes angoisses couvertes de gazon
Comme la première fenêtre où l'aurore vient battre,
Et qui m'entoure comme un souvenir d'une autre personne
Qui serait mystérieusement à moi.

Edouardo Lourenço (1997) définit la *saudade* comme « une déchirure de l'être qui se découvre enfant du temps ». En effet, l'expérience de la *saudade* se fonde sur une perception particulière du temps : ce qui est fini n'est pas complètement terminé et ce qui est passé n'est pas complètement mort, puisque l'on peut faire le passé ressurgir pour le revivre dans l'instant éphémère.

Pour **conclure**, empruntons une pensée de Constantin Noica (1987, 206-208) sur les mots et leur tension intime. Le philosophe parle de certains mots pleins, lourds, dont le pouvoir créateur ne tarit jamais et qui s'entourent d'un champ sémantique inépuisable grâce auquel ils ouvrent tout un horizon. *Ennui* est l'un de ces mots puissants, *dor* en est un autre et *saudade* aussi. Leurs horizons imaginaires interfèrent et leurs zones de signification s'enrichissent en permanence de la contribution des poètes de toutes langues et de tous temps.

Bibliographie

Textes de références

Apollinaire, Guillaume. 1983. *Alcools*. Textes, commentaires et guides d'analyse par Bernard Lecherbonnier. Paris: Nathan. Intertextes/Les œuvres.
Bacovia, George. 1998. *Plomb / Plumb*. Traduit du roumain par Odile Serre. Lausanne: L'Âge d'homme.
Baudelaire, Charles. 1963. *Les Fleurs du mal*. (Teste intégral). Paris : Aux quais de Paris.
Blaga, Lucian. 1978. *Poemele luminii / Les poèmes de la lumière*. Traduction par Paul Miclău. Bucureşti: Editura Minerva.
Hugo, Victor. 1911. *Les Contemplations*. Paris : Nelson.
Jaccottet, Philippe. 1984. *La Semaison. Carnets 1954-1979.* Paris : Gallimard. Collection Blanche.
Júdice, Nuno. 1996. *Un chant dans l'épaisseur du temps* suivi de *Méditation sur des ruines*. Traduction du portugais par Michel Chandeigne. Paris : Gallimard. Collection Poésie.
Laforgue, Jules. 2000. *Les complaintes,* suivies de *L'imitation de Notre-Dame la Lune*. Édition de Pierre Reboul. Éditions de l'Imprimerie Nationale.
Leopardi, Giacomo. 1889. *La Poésie*. Traduction par Auguste Lacaussade. Paris: Alphonse Lemerre, éditeur.
Michaux, Henri. 1966. « Peintures » (1939). In *L'espace du dedans.* Pages choisies. Poésie.
Paris: Gallimard.
Nerval, Gérard de. 1931. *Œuvres complètes. Les Filles du feu*. Texte établi et annoté avec une étude critique par Nicolas. I. Popa. Paris : Librairie Ancienne Honoré Champion.
Pessoa, Fernando. 2001. *Œuvres poétiques.* Edition établie par P. Quillier. Paris : Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade.
Roux, Paul de. 1993. *La Halte obscure.* Paris : Gallimard.
Verlaine, Paul. 1866. *Poèmes saturniens*. Bibebook, édition libre.

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)

Ouvrages critiques

Blaga, Lucian. 1985. « Despre dor » in *Opere 9. Trilogia culturii*. Bucureşti: Editura Minerva.
Cioran, Emil. 2011. « Le "dor" ou la nostalgie ». In *Œuvres*. Paris: Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade. p. 1261-1262.
Cropp, Glynnis M. 1975. *Le Vocabulaire courtois des troubadours de l'époque classique*. Genève: Droz.
Durkheim, Émile. 1986. *Le Suicide.* Paris : PUF.
Eliade, Mircea. 2006. « Dor – saudade românească » in *Jurnalul portughez şi alte scrieri* vol. 2.
Bucureşti: Humanitas, p. 327-335.
Granger, Christophe. 2012. « Introduction. Deux siècles d'ennui » in *L'ennui. Histoire d'un état d'âme (XIX^e^-XX^e^ siècle).* Sous la direction de P. Goetschel, C. Granger, N. Richard et S. Venayre. Paris : Publications de la Sorbonne.
Heidegger, Martin. 1992. *Les concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde-finitude-solitude*. Paris: Gallimard.
Lourenço, Eduardo. 1997. *Mythologie de la saudade: essai sur la mélancolie portugaise.* Paris : Chandeigne.
Lussier, Etienne. 2012. *L'ennui: autopsie d'une affliction moderne. Autour de l'œuvre de Walter Benjamin*. Mémoire présenté comme exigence partielle de la Maîtrise en sociologie. Université du Québec à Montréal.
Noica, Constantin. 1987. *Cuvânt înainte despre rostirea românească*. Bucureşti: Editura Eminescu.
Raynouard, M. 1844. *Lexique roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours. Comparée avec les autres langues de l'Europe latine. Précédé de nouvelles recherches historiques et philologiques, d'un résumé de la grammaire romane, d'un nouveau choix des poésies originales des troubadours, et d'extraits de poèmes divers*. Tome IV. Paris : Silvestre.
Sagnol, Marc. 2003. *Tragique et tristesse. Walter Benjamin, archéologue de la modernité*. Paris : Cerf.
Sartre, Jean-Paul. 1991. *La Nausée.* Paris : Gallimard.
Svendsen, Lars Fr. H. 2003. *Petite philosophie de l'ennui*, Paris : Fayard.

Sitographie

Braz, Adelino. 2006. « L'intraduisible en question: l'étude de la saudade ». In *RiLUnE* n. 4. p. 101-121. Article disponible en ligne à l'adresse: http://www.rilune.org/images/mono4/10_Braz.pdf (consulté le 12 janvier 2020).
David, Pascal. 2011. « L'ennui comme expérience du temps » in *Psychotropes* vol. 17 nº 2. De Boeck Supérieur. p. 9-17. Article disponible en ligne à l'adresse: https://www.cairn.info/revue-psychotropes-2011-2-page-9.htm (consulté le 12 janvier 2020).
Dufour, Philippe. 2001. « Les Illuminations de Jules Laforgue » in *L'information littéraire* vol. 53 nº 1, p. 21-27. Article disponible en ligne à l'adresse: https://www.cairn.info/revue-l-information-litteraire-2001-1-page-21.htm (consulté le 12 janvier 2020).
Hampartzoumian, Stéphane. 2004. « La mélancolie au creux de la modernité » in *Sociétés*. 4 no 86. p. 21-35. Article disponible en ligne à l'adresse: https://www.cairn.info/revue-societes-2004-4-page-21.htm (consulté le 12 janvier 2020).
Pellerin, Agnès. 2009. « Le fado ou l'incise du destin » in *La pensée de Midi*. Actes sud. 2 N° 28. p. 44-52. Article disponible en ligne à l'adresse: https://www.cairn.info/revue-la-pensee-de-midi-2009-2-page-44.htm
Rotiroti, Giovanni. 2018. « Dorul la Blaga, Cioran şi Noica » in *Apostrof*, anul XXIX, nr. 2. Article disponible en ligne à l'adresse: http://www.revista-apostrof.ro/arhiva/an2018/n2/a9/ (consulté le 12 janvier 2020).

BDD-A31450 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:47 UTC)